

Par quatre... chansons!

André Gaulin

Number 147, Fall 2007

La chanson québécoise : voix d'hier et d'aujourd'hui

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/45581ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)

1923-5119 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Gaulin, A. (2007). Par quatre... chansons! *Québec français*, (147), 36–40.

Par quatre... chansons !

par André Gaulin*

La chanson est une sorte d'internationale des cultures. Elle laisse souvent l'impression de nous appartenir en propre. Beaucoup de gens, par exemple, ont pensé que « Lili Marleen », une chanson allemande anti-militariste de la première Guerre, traduite en plusieurs langues et qui a inspiré Fassbinder, vient de chez eux. Et l'on se soucie peu, à l'écoute, que « La mer » soit une chanson française, « Les Bourgeois », une chanson belge ou « Le phoque en Alaska », une chanson québécoise. C'est en ce sens que l'on peut dire la chanson « populaire » : elle appartient à qui la veut, à qui l'entend, à qui est traversé par elle. Autrement, la chanson littéraire ou chanson à texte ne rejoint, et surtout n'émeut, qu'un public restreint. C'est pourquoi il importe, par le cours de français, de sensibiliser les étudiants au genre chansonnier, qui devient d'ailleurs souvent une porte d'accès à la poésie.

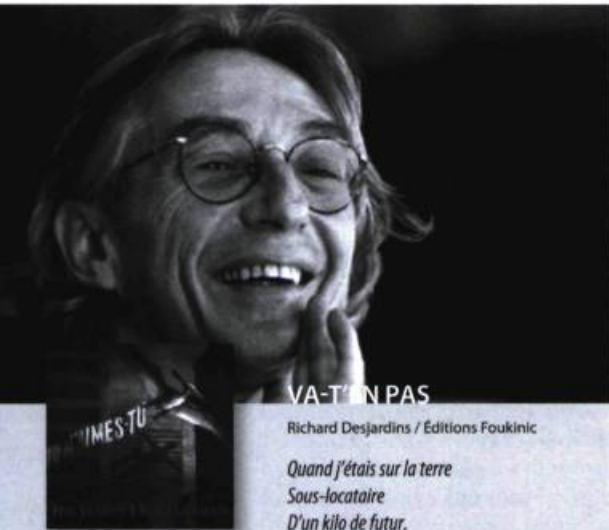
Une chanson, c'est comme une photo. Elle capte l'instant. Elle dit une émotion. Elle est électrocardiogramme d'une époque : Saint-Germain-des-Près, par exemple, ou le temps des « Boîtes à chansons ». Mais comme l'on ne juge pas un photographe par une seule photo, il faut savoir envisager les chansons d'un auteur comme un ensemble, l'une renvoyant à l'autre, le tout exprimant finalement une manière de voir le monde et de le chanter. Par ailleurs, si telle chanson raconte, comme « Lomer » de Richard Desjardins ou « L'héritage » de Félix Leclerc, telle autre, furieusement ou l'air de rien, constitue un discours, comme « Orly » de Jacques Brel ou « Au bal de la nuit » de Charles Trenet, une troisième chanson, lyrique, se ralliant au seul bonheur d'exister ainsi que le fait Julos Beaucarne quand il sonorise la « Joie de vivre » d'Émile Verhaeren.

C'est en ce sens que je propose ici quatre brèves analyses d'autant de chansons, en prenant sommairement en compte, faute d'espace, l'univers

des chansonniers évoqués, en l'occurrence Richard Desjardins, Clémence DesRochers, Richard Séguin et Félix Leclerc. Je suggère aux professeurs qui feront l'exercice en classe de numéroter les vers des chansons étudiées pour faciliter le croisement de leur commentaire et des renvois aux textes.

« Va-t'en pas » de Richard Desjardins ou la dimension écologique de l'amour

On pourrait prendre cette chanson comme l'équivalent du « Ne me quitte pas » de Brel, écrite dans un autre espace francophone et quelques décennies plus tôt. « Ne me quitte pas » est un texte insistant, pourrait-on dire ! Ce n'est sûrement pas la méthode pour réussir à refaire un couple brisé, mais en même temps le poète Brel met tant d'images exceptionnelles dans la balance qu'il fait qu'on dépasse le langage sur l'amour pour en arriver à une sorte de quête d'absolu. On comprend alors pourquoi les théologiens se sont intéressés à la chanson avant les littéraires.



VA-T'EN PAS

Richard Desjardins / Éditions Foukinic

Quand j'étais sur la terre
Sous-locataire
D'un kilo de futur,
Des monsieurs incomplets-veston m'ont invité
5 À une grande déception.

Maintenant je ne pleure plus
Je ramasse des vies
Pour le jour J
Et dans mon cœur-bunker

10 Je frappe monnaie
À ton effigie

Va-t'en pas
Dehors les chemins sont coulants
Les serments de rosée.

15 Va-t'en pas
Dehors y a des silences bondés
D'autobus tombés
Sur le dos

Et vaniteux qu'ils sont
20 Aux bouquets de clés
Aux bijoux de panique,
Ils vont t'asseoir dans un bureau
Pendant qu'ici
Il fait beau.

25 Ils perceront l'écran
Pour t'offrir une carrière
Où noyer ton enfant.
« Ils briseront les lois
Les cadenas
30 Et les os. »

Va-t'en pas
Dehors y a des orgies d'ennui
Jusqu'au fond des batteries.

Va-t'en pas
35 Dehors j'ai vu un ciel si dur
Que tombaient les oiseaux.

Tu sais que je lis
Sous les robes du temps
Et dans les lignes du ciment,
40 Toi tu as des yeux
Qui trahissent le sort
Tu mérites l'amour.

Maintenant que tu vois
Ce qui n'existe pas
45 Et si tu veux venir,
Neptune me guide
Où j'ai semé des larmes
Mes armes sont en fleurs.

Va-t'en pas
50 Moi j'ai tant d'amis
Je peux pas les compter

Va-t'en pas
J'ai autant d'amis
Que mille Mexico

55 Va-t'en pas

Avec Richard Desjardins, on obtient plutôt une chanson essentiellement ancrée dans des images d'un monde de dureté, monde moderne livré en pâture aux multinationales de l'argent, l'argent étant vu comme un métal opaque. Desjardins et son groupe Abbittibbi, passé d'abord inaperçu (mais salué entre autres par *Québec français*), n'avait pas attiré l'attention malgré de remarquables chansons dont certaines furent reprises comme « Y va toujours y avoir ». On découvre le poète abitibien surtout à partir des années 1990, le premier disque s'étant fait sous forme de pré-vente.

Dans cette chanson « Va-t'en pas », Desjardins fait essentiellement appel à des images de modernité. En observant l'architecture du texte, il est intéressant de constater qu'à trois reprises des couplets sont bissés : le premier paragraphe (1-5) et le deuxième paragraphe (6-11) constituent les deux premiers. À noter aussi qu'ils sont anaphoriques, c'est-à-dire qu'il y a représentation du même groupe sonore de l'un à l'autre. Deux refrains également sont bissés (12-14 et 15-18). Il en est ainsi trois fois de suite. Dans le premier groupe des couplets et refrains bissés, on trouve un « je », celui qui observe ce monde ; dans le deuxième groupe, il y a un « ils », eux ou ceux-là, décrits comme des « vaniteux [...] Aux bijoux de panique », et, dans le troisième groupe, on a un « tu », en rapport dialogique avec le « je ». S'en dégage une puissance rhétorique, qui appartient au discours dialectique, un peu comme dans « Ils s'aiment », une chanson antérieure de quelques années et fort populaire de Daniel Lavoie.

Le langage de la chanson de Desjardins est extraordinaire et rappelle celui de Sol par son jeu de mots et de sens (lignes 4-5). La chanson « Va-t'en pas » ressemble à un chant révolutionnaire, elle fait appel à un jour J, elle est une sorte de nouvelle internationale des exclus de la terre, ceux du néolibéralisme et de la mondialisation des marchés. La modernité des images donne une force à l'ensemble et dépasse une morale frileuse. L'auteur est en train de dire aux femmes, entre autres choses, qu'on veut les assassiner en les remettant dans un

certain type de travail qui les dépose. L'auteur ne prêche pas nécessairement le retour au foyer, mais il évoque l'avortement, le meurtre de l'esprit, l'assassinat de la liberté : « Ils perceront l'écran ° Pour t'offrir une carrière ° Où noyer ton enfant °° Ils briseront les lois ° Les cadenas ° Et les os » (v. 25-30).

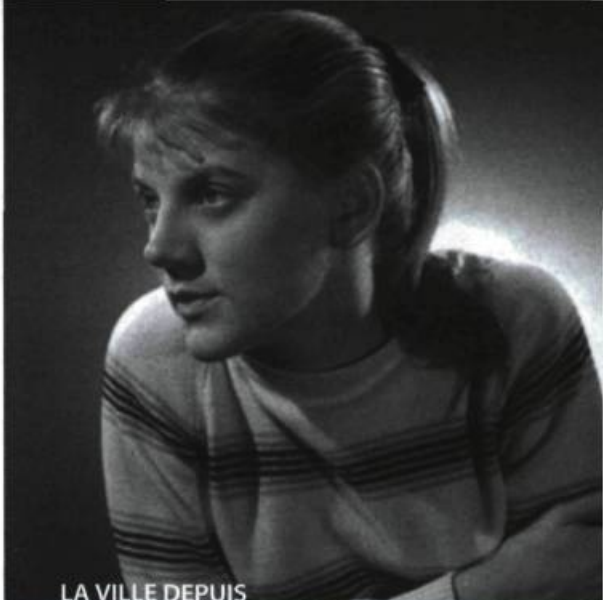
C'est dans le langage que la chanson puise d'ailleurs sa force : « Sous-locataire d'un kilo de futur », « cœur bunker », « autobus tombés sur le dos » rappelant les oiseaux venus se frapper aux mirages célestes des édifices post-modernes. Nous avons aussi d'autres images (« les lignes du ciment » comme on parlerait des lignes de la main) exceptionnellement fortes chez l'auteur. Images de fer, de métal, prison du dur et de l'opaque, du meurtrier alors qu'à l'opposé l'auteur, lui, est resté humain (« semer des larmes », « mes armes sont en fleurs »). Cette puissance rhétorique de la chanson est amplifiée par la « tropation » elle-même ou cet art d'allier séquences verbales et musicales : à ce qui est métriquement court correspond un phrasé musical sonorement long. Ainsi :

*Quand j' étais sur la terre (6 pieds)
Sous-locataire (4 pieds)
D'un kilo de futur (6 pieds)*

doit être musicalement compté pour un vers de 16 pieds. Et ainsi de suite pour l'ensemble de la chanson. Cette métrique musicale longue, qui s'attache à une métrique littéraire brève, contribue fortement au pouvoir rhétorique du texte. Ici, les vers « musicaux » nous donnent accès à une métrique qui nous rapproche du vers ancien, dépassant l'alexandrin (plus de 12 pieds). On le constate, par la séquence musicale, la chanson peut amplifier le pouvoir rhétorique que la versification traditionnelle recherchait en utilisant l'enjambement et le rejet.

« La ville depuis » de Clémence DesRochers ou la quotidienneté tragique

Dans son ensemble, la chanson de Clémence DesRochers, elle, rejoint le monde intimiste du micro-espace. La chansonnière chante de manière privilégiée l'univers du cercle familial dans



LA VILLE DEPUIS

*Adieu, adieu Bertha-la-Ronde
Qui jacassais sur le palier
Tu pourras dire à tout le monde
Ça m'a bien l'air que c'est cassé !*

5 *Mon amour a pris sa débarque
Du haut de la place Ville-Marie
J'en porte encore toutes les marques
Surtout un vertige infini*

10 *Il flottait des drapeaux en bas
La même ville, les mêmes rues
J'ai eu peur de tomber dessus
Mai j'ai gardé le vide en moi*

*Quand je veux noyer mon chagrin
Je vais me perdre chez Eaton*

15 *On voit jamais pleurer personne
Sur le comptoir des magasins*

*Je prends la vie d'un peu moins haut
Je me promène au cimetière
Et je rappelle à ma misère*

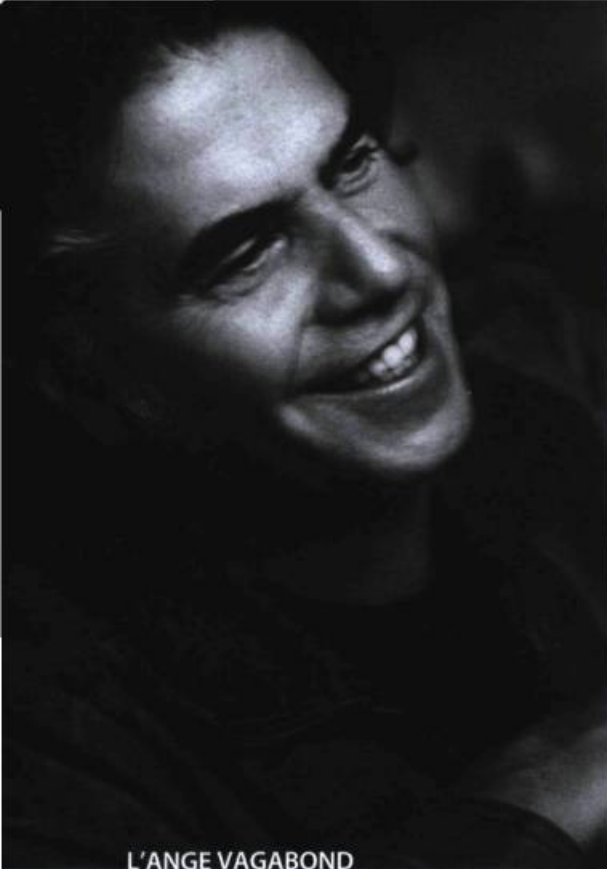
20 *Qu'elle ne pourra pas faire vieux os*

*Adieu, adieu Bertha-la-Ronde
Qui jacassais sur le palier
Tu pourras dire à tout le monde
Ça m'a bien l'air que c'est cassé !*



un décor précis, l'espace estrien. Mais la poète a fréquenté depuis son adolescence la ville de Montréal, apparaissant comme une version féminine mais réussie de la chanson « Chic Marcel », ce qui lui permet de confronter ces espaces de tradition (ruralité) et de modernité (urbanité).

À titre d'analyse, j'ai retenu de Clémence une chanson très simple, « La ville depuis », qui rejoint la tristesse feutrée d'une Clémence qu'on trouve drôle avec ses monologues mais qui pourtant connaît le vertige intérieur des personnages de son univers. L'anecdote racontée ici est en soi banale, opposant deux femmes dont



L'ANGE VAGABOND

Interprète : Richard Séguin
Auteur : Marc Chabot
Compositeurs : Marie-Claire Séguin et Richard Séguin

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|
| <p><i>Tu cherchais qui
Tu cherchais quoi
De Lowell Mass
Jusqu'à L.A.</i></p> <p>5 <i>Peut-être une trace
De parenté
Ou un peu d'toi
Ou un abri</i></p> <p><i>Y'avait de l'encre
10 Dans ton stylo
Des mots qui chantent
Sur ton rouleau
T'as pris la route
Du bout d'la nuit</i></p> <p>15 <i>T'as viré d'boutte
Seul dans Paris</i></p> <p><i>Dans ta mémoire
Y a des tiroirs
De sales histoires</i></p> <p>20 <i>De sans espoir
Le Merrimac
Et du cognac
De grandes prières
Pour ton p'tit frère</i></p> | <p>25 <i>Tu cherchais qui
Tu cherchais quoi
De Lowell Mass
Jusqu'à L.A.
Comme un apôtre</i></p> <p>30 <i>Sans Jésus-Christ
D'un bord à l'autre
De ce pays</i></p> <p><i>Dans ta mémoire
Y a des tiroirs</i></p> <p>35 <i>D'amours brisés
D'amours fuckés
Tu savais bien
Qu'un immigré
Parle pas pour rien</i></p> <p>40 <i>Au monde entier</i></p> <p><i>On the road again
Au bout de ta peine
Comme un requiem
(vers bisssés)</i></p> <p><i>Tu cherchais qui</i></p> <p>45 <i>Tu cherchais quoi
De Lowell Mass
Jusqu'à L.A.
Un peu de toi
Ou un abri</i></p> <p>50 <i>D'un bord à l'autre
De ce pays</i></p> <p><i>Tu cherchais qui
Tu cherchais quoi</i></p> |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|



l'une pourra raconter à tout vent que l'autre est en peine d'amour. Mais l'intérêt de cette chanson apparemment simple et d'une concision remarquable est dans le langage : l'amour est « cassé » et a pris une « débarque », la vision du monde ravalée à vau-l'eau, à partir d'un gratte-ciel pour mieux traduire la chute.

En ce sens, cette chanson, essentiellement urbaine, est moderne dans sa puissance d'évocation. La laissée-pour-compte par son cavalier refuse le suicide, ce beau spectacle que serait celui du corps d'une femme chutant du haut de la Place Ville-Marie, en plein cœur de Montréal, transpercée par la hampe d'un drapeau ! C'est plutôt son amour idéal, qui de ce haut point de la ville tentaculaire, édifice de surcroît cruciforme, prend « sa débarque ». À noter cette tentation du suicide et cette distanciation dans « Il flottait des drapeaux en bas », sans doute le drapeau du Québec et le « flag » du Canada, avec le MAIS du centre du texte qui invertit cette immolation. L'amante éconduite préfère la manière du vide intérieur et la banalité navrante de la vie mercantile d'une grande chaîne, plus particulièrement Eaton, image montréalaise de dépossession collective. Elle s'interdit même d'y pleurer au nom d'une convenance dont l'irrespect étonnerait : « Quand je veux noyer mon chagrin ° Je vais me perdre chez Eaton ° On voit jamais pleurer personne ° Sur le comptoir des magasins ». La poète se protège finalement par l'humour, prenant la vie « d'un peu moins haut » par une promenade au cimetière !

À son tour, Michel Rivard rejoindra autrement, dans une fin de soirée en ville, cette « petite vie » et cette misère sans destin du monde ordinaire dans « Au terminus de la nuit », une chanson qu'un Albert Camus montréalais aurait pu écrire. « La ville depuis », sans refrain, a quand même deux séquences musicales alternatives, l'une étant comme un refrain ou rengaine, et dont le lyrisme est renforcé par la présence des chœurs, fréquents chez Clémence. (L'interprétation de cette chanson par Renée Claude, qui a reçu le prix Charles-Cros pour son très beau Ferré, un album double, ajoute à la profondeur du désarroi.)

« L'ange vagabond » de Richard Séguin ou la simulation de sa propre assimilation

Quel est cet ange itinérant que chante Richard Séguin dans son disque *Journée d'Amérique*, un « ordinaire » quotidien un peu déchu que reprendra un chansonnier puiné, Luc De Larochelière, dans « Amère America » ? Quoi, sinon l'errance d'un fils de francophone, assimilé sur le territoire des États-Unis, devenu Jack Kerouac, écrivain prodigieux, auteur entre autres œuvres de *On the road*, qui inspire cette chanson.

L'auteur de « L'ange vagabond » appartient à la génération des chansonniers qui, avec Paul Piché, ont maintenu la chanson québécoise comme un lien identitaire. Cela était d'autant plus significatif que la décennie quatre-vingt, le début surtout, est vécu sous le syndrome de l'échec référendaire : non seulement Pierre Elliott Trudeau, premier ministre du Canada, ne respecte-t-il pas sa promesse solennelle de changement en faveur d'un Québec qu'il suppliait de voter NON en mai 1980 mais il rapatrie unilatéralement par la suite la Constitution de 1867, ce qui permet au Canada anglais d'isoler le Québec et d'amender sa Constitution en défaveur de celui-ci. Cette nouvelle Constitution de 1982, le Canada Bill, est même signée en l'absence du Québec, sa signature étant jugée non nécessaire, une Constitution toujours maintenue par la force juridique.

Cette note politique sur le hors-texte de « L'ange vagabond » nous aide à comprendre que la chanson répond bien à un horizon d'attente des Québécois qui voient en Kerouac une simulation de leur propre assimilation possible. Signalons en effet que, dans l'Amérique dite française marquée fortement dans sa toponymie, même aux États-Unis avec des noms comme Saint-Louis, la Nouvelle-Orléans, le Maine, le Mississippi, le Missouri, le Vermont, on estime à plus de 19 000 000 les descendants de souche française dont 12 000 000 ont été assimilés. On comprendra pourquoi « Journée d'Amérique » de Séguin évoque la longue marche de tout un collectif (voir sa chanson « Et tu marches ») fatigué de toujours porter

à bout de bras son identité constamment menacée, gommée, occultée, altérée. Pendant cette décennie démoralisante, Séguin, De Larochelière, Gaston Mandeville lancent un cri de vivre tel que l'évoquaient jadis les poètes revendicateurs du sens collectif comme Paul Chamberland, Gaston Miron, Michèle Lalonde, Gatien ou Paul-Marie Lapointe... Pour tous ces gens, le Québec reste toujours le territoire-clé de cette Amérique française, son point d'appui de soulèvement, au sens dynamique.

« L'Ange vagabond » devient une chanson d'avancée, l'envers de l'ancien folklore des forestiers-voyageurs « Envoyons d'avant nos gens », qui rejoint aussi la chanson de Beau Dommage sur l'inanité de la réussite américaine qui devrait passer par sa propre désappropriation : « Ça vaut pas la peine ° De quitter ceux qu'on aime ° Pour aller faire tourner ° Des ballons sur son nez » (« Le phoque en Alaska »). Cette quête, rendue ici par « L'ange vagabond », illustre la dureté de la vie : « Tu cherchais qui ° Tu cherchais quoi ° De Lowell Mass ° Jusqu'à L.A. ». Cela est accentué par une métrique brève, des sonorités dures « qui » « quoi – comme Québec, quoi ! – et l'évocation d'une impasse, soit le débouché de soi sur « la plainte ininterrompue de [sa] propre impuissance à être » comme l'écrit Gaston Miron dans ses importantes « Notes sur le non-poème et le poème ». Métrique brève du texte littéraire, oui, mais, à l'inverse, phrasé musical liant, un peu comme dans « Guigui » de Michel Jonasz, la dureté s'alliant au lyrisme.

« L'ange vagabond » rejoint la chanson des Noirs américains, la négritude blanche et la noire se trouvant associées dans la dépossession. Celle du Québec, plus suggérée qu'évoquée, l'est par le passage de l'anglais dans le texte, ici chargé. Elle l'est aussi par l'usage du latin, cette langue liturgique de la domination ultramontaine qui a favorisé pendant plus d'un siècle la véritable grande noirceur qui va de l'Union (1840) jusqu'à la mort de Pie XII et de Duplessis.

La chanson, construite circulairement par le constant retour au chœur – sorte de refrain et leitmotiv marqué par le texte – finit par acquérir

une dimension rituelle et une puissance incantatoire, la mort de l'autre, le frère francophone errant, Kerouac, nous gardant plutôt dans l'orbe de la quête identitaire à réussir enfin. La chanson et l'ensemble du microsillon *Journée d'Amérique* font valoir le courage d'un chansonnier comme Séguin qui n'a pas cédé au désenchantement qui a marqué l'après-référendum de 1980, bien au contraire.

« L'ancêtre » de Félix Leclerc ou la vision du monde du père de la chanson québécoise

L'œuvre chansonnienne de Félix Leclerc est faite d'un peu plus de cent quarante chansons dont quelques-unes sont connues par cœur d'un grand nombre de francophones. C'est en soi extraordinaire ! Ce poète a marqué la chanson québécoise en la faisant en quelque sorte valider en France. Si Leclerc, un peu chansonnier à son corps défendant, transforme la chanson pour la faire passer de l'anecdote à la poésie et à la philosophie, le genre de la chanson le transforme à son tour par son texte même et par l'impulsion donnée par ceux qui l'écoutent. C'est ainsi que « L'hymne au printemps », une chanson d'abord paysanne, finit par devenir, après quarante ans et transitant par la Révolution tranquille, une chanson emblématique. De 1934 à 1975, le texte chansonnier de Félix va du ruisseau près du chemin de terre « déchiré par les labours » de « Notre sentier », au fleuve de délivrance du « Tour de l'île » qui prend sa remontée mythique dans l'île d'Orléans, cathédrale donnée par « Les saisons [...] filles ° Des montagnes éternelles » dont parle la chanson « L'ancêtre ». Du même microsillon que « Le tour de l'île » qui donne son nom au disque de 1975, « L'ancêtre » est une chanson qui est passée trop inaperçue et qui fait mentir ceux qui ont vu le mouvement libérateur du Québec auquel Félix a adhéré avec ferveur, comme un repli frileux, à contre-courant de la communauté des nations !

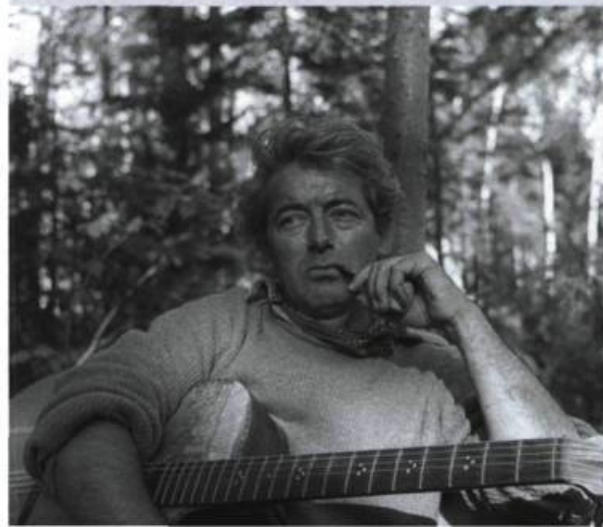
Au plan du contenu, cette chanson est étonnante. Elle est précisément ouverte sur le monde, l'ancêtre y étant vu comme un Adam qui a essayé tout azimut, un nordique, un fils de

L'ANCÊTRE

Auteur, compositeur, interprète : Félix Leclerc

*Avec un air nouveau
Sorti du fond des âges
Et son petit chapeau
Sur sa tête de roi mage*
5 *Tout ouilleret et beau
Le voilà sur ma page
Fier de chanter bien haut
D'où il vient
Sans bagages*
10 *Comme le vent du large
Ses traces disparues
On l'a peut-être vu
À Rome ou à Dieppe
Il y a deux ou trois siècles*
15 *Ou en Andalousie
Ou Mésopotamie
C'était bien rien pour lui
De se dire fils de Noé
Il s'appelait Léo*
20 *Ou peut-être Émilien
Un peu de sang latin
Pourtant des cheveux blonds
Et des yeux vert banquise
Donc il était du nord*
25 *Il était minuit cinq
Quand il a touché terre un hiver
C'est beau la terre
C'est grand la terre
C'est bon la terre*
30 *MacDonald ou Hermann
Ou peut-être Charlemagne
Il avait mille noms
Se bâtit deux cabanes
Attendit le printemps*
35 *Une femme se coucha
Ensemencée par lui
Le cuir
Le lait
Le tabac*
40 *Il a touché à tout
Avant de savoir lire
Touché à l'eau à l'ours
À l'odeur à la nuit*
45 *Le jardin était pur*

*Les attelages magnifiques
Médéric Dominique
Quarante-deux fils uniques
L'océan dans les criques*
50 *Une boutique à musique
Et des tiques plein la peau
Des écorchures au dos
Les saisons sont les filles
Des montagnes éternelles*
55 *Greniers moissons décors
À faire rêver les rois
Et alors
Du dehors
La misère*
60 *Et la guerre
Il remonta la côte
Le courage la faute
Toujours recommencer
Le pont toujours tombé*
65 *Aux enfants nouveau-nés
Ses racines sa force
Après tant tant d'années
Au vent roule l'écorce
C'est beau la vie*
70 *Cadeau suprême
Je viens de lui
Ma robe pleine de trous
À genoux ou debout
Comme un loup de légende*
75 *Quand je suis délaissé
Je pense que je viens de lui
Et ma douleur s'enfuit
Pour cette vie
Merci Léo*
80 *Ou Émilien
La vaisselle est lavée
La lune va se lever
Ma femme dort
Je vais dehors*
85 *Encore
Viendra l'aurore
Les morts
C'est pas not'pays
À l'ancêtre et à moi*
90 *Puisque moi je suis là
Avec des fils
Pareils à lui*



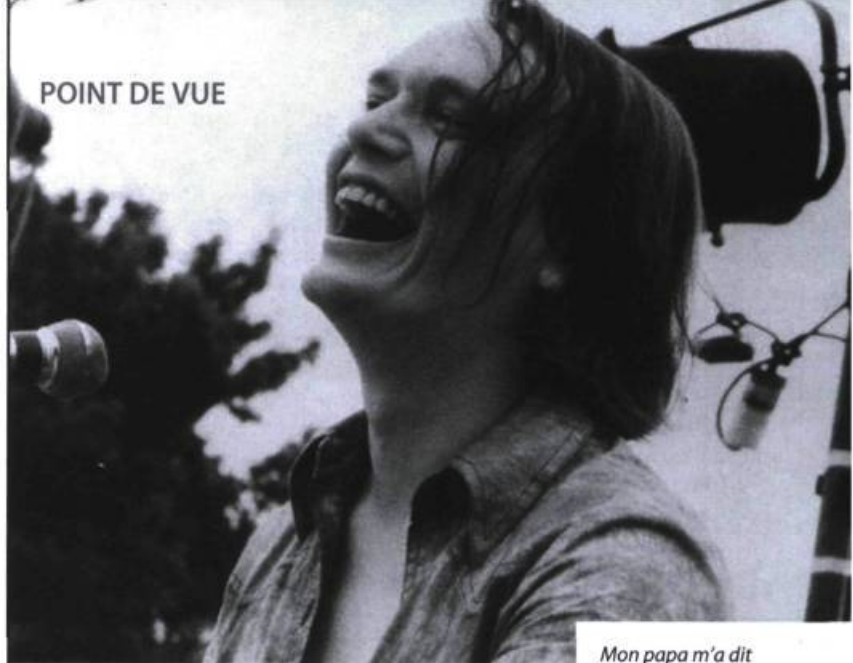
Noé, quelqu'un de Dieppe ou de Rome, une personne venue d'Andalousie ou de Mésopotamie, dont le nom est infiniment variable : Léo, Émilien, Hermann, MacDonald, Charlemagne ou « mille noms » autres, Félix mêlant le nom de son père et son grand-père à ceux de l'Histoire, les noms de Léo ou Émilien revenant à l'interpeller à la fin de sa poésie chantée.

Cette chanson prend donc une dimension profondément anthropologique, elle chante l'homme, la femme, qui ont fait la course humaine du nomade au sédentaire, de l'âge de pierre à aujourd'hui. Une dimension mythique et comme biblique, mais sans insistance, est donnée au texte qui évoque la longue lutte itérative et courageuse de l'humain : « Il remonta la côte ° Le courage la faute ° Toujours recommencer ° Le pont toujours tombé » (vers 61-64). Mais plus que tout, « L'ancêtre » privilégie la vie à la mort, fait l'éloge de la terre comme « seule planète amoureuse de l'homme », selon l'expression du poète Jacques Brault, deux passages chantant explicitement la beauté de la terre et la grandeur de l'existence.

La mémoire du poète et chansonnier est ancrée dans l'histoire de toute l'humanité en passant par « Le cuir ° Le lait ° Le tabac », par « l'eau » ou « l'ours », en touchant « À l'odeur de la nuit », avec cette magnifique liberté d'« un loup de légende ». Cet ancêtre console de toute amertume quand on se rappelle qu'on vient de lui (vers 76). Et ce qui est également magnifique dans cette chanson des commencements du monde, c'est que le poète sonorisé Leclerc enracine son chant d'universel dans son tellurisme à lui, avec la couleur locale d'une lune qui s'est levée, après la vaisselle du soir, dans l'île d'Orléans, alors que sa femme dort et que lui va « dehors » !

Au plan musical, « L'ancêtre » reste profondément dans la manière de Leclerc, une chanson où la musique donne toute la liberté à la parole longtemps retenue, les mots débordant ici en une généreuse et originale poésie dont l'abondance verbale traduit la richesse variée de la terre autant dans sa variété que dans son histoire. Le poète sonorisé le fait ici à partir d'une métrique brève, généralement des vers de six pieds (quatre-vingt-douze !), qui se trouvent unis dans un lié sonore qui donne au texte littéraire une allure de prose. Le rythme de valse lente est coupé à deux reprises par une sorte de pause musicale où le texte (vers 28 à 30 et vers 69 à 71) rend hommage à la vie. Reprenant, en le développant, ce thème de « la vie », une très brève chanson de 1968. Si l'on exclut les séquences sonores d'entrée et de sortie, « L'ancêtre » chante cette vie dans la continuité des générations, des cultures et des civilisations. « L'ancêtre » est un magnifique chant et un hommage à l'humanité plurielle, au dialogue des cultures ainsi qu'à la planète bleutée qu'est la Terre !

* Professeur à la retraite, Université Laval.



Les œuvres d'art sont d'une infinie solitude. [...] Seul l'amour peut les saisir, les garder, être juste envers elles.

Rainer Maria Rilke

*Mon papa m'a dit
Quand j'étais petit
Hé ! si t'as rien à dire
Eh ben tais-toi !*

Ricet Barrier (« Relax »)

Main basse sur la chanson

La chanson au Québec : de l'art de dire à l'industrie de l'insignifiance

par Guy Genest*

Lieu : Cégep Limoilou, classes de littérature québécoise.

Temps : celui qu'il vous plaira depuis l'automne 2004, date à laquelle j'ai commencé à donner ce cours.

Nuance : l'expérience relatée ci-après aurait tout aussi bien pu se vérifier dans n'importe quel autre collège du Québec, et bien des années auparavant.

Cours sur la chanson québécoise. Question : qui, parmi vous, connaît Sylvain Lelièvre ? Réponse : un silence hébété. Groupe après groupe. Session après session. Année après année. C'est vraiment un comble, surtout à Limoilou, où a grandi Lelièvre. Indifférence : *pourquouacétiqyfaudrait-quonsacheça* ? Éveil d'un début d'intérêt : j'explique à mes étudiants qu'ils s'apprennent à faire la connaissance d'un grand auteur-compositeur-interprète, qu'il y a quelque chose de scandaleux au fait qu'ils n'aient apparemment jamais entendu parler de lui, mais qu'ils vont devoir se familiariser avec son œuvre pour espérer répondre aux exigences d'une dissertation portant tantôt sur *Le troisième orchestre*, tantôt sur « La banlieue » ou « Toi l'ami ». Je raconte un peu Sylvain Lelièvre ; quelques souvenirs endormis s'étirent, se réveillent : l'une est à peu près certaine que ses parents ont un de ses disques à la maison, et même qu'elle a dû l'entendre une fois ou deux étant petite ; je parle de « Marie-Hélène » ; un autre se rappelle brusquement une capsule télévisée dans laquelle il était question de cette chanson tendre et généreuse où Lelièvre, lui-même prof de cégep, évoquait le mal-être de jeunes gens qu'il côtoyait quotidiennement ; les autres